

L'Art de la joie : Manif d'art 8 au Musée national des beaux-arts du Québec

Patricia Aubé

Number 117, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86439ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Aubé, P. (2017). L'Art de la joie : Manif d'art 8 au Musée national des beaux-arts du Québec. *Espace*, (117), 88–91.



***L'Art de la joie :* Manif d'art 8 au Musée national des beaux-arts du Québec**

Patricia Aubé

Du 17 février au 14 mai, *L'Art de la joie* s'est emparé de la ville de Québec : Manif d'art a déployé son action dans l'espace urbain, en galerie, dans divers lieux satellites et, pour une première fois, elle s'est associée au Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ). Dédiées à l'art contemporain, les salles du nouveau Pavillon Pierre-Lassonde semblaient parfaitement indiquées pour accueillir l'exposition principale de cette 8^e édition de la biennale de Québec. Réfléchi par la commissaire Alexia Fabre, le corpus secoue les idées reçues sur un thème intemporel qui s'avère être d'une richesse surprenante.

Dès son entrée dans les immenses salles du MNBAQ, le visiteur est accueilli par une œuvre murale inspirée du « Super Spirograph », ce jouet emblématique des années 1960 permettant de créer des motifs en spirale. Si l'œuvre de Robbin Deyo (*Throb*, 2017) semble se rapprocher de la peinture optique développée dans cette même décennie, elle s'en distingue toutefois par son rapport à l'espace. Habitant une pièce complète, *Throb* (en français, palpitation) s'élance vers le spectateur et l'envahit avec intensité. Les lignes rouges, peintes à la main, font vibrer l'espace à la manière d'un battement de cœur. Le signal est lancé : *l'Art de la joie* fera revivre notre cœur d'enfant; elle sera exaltante et délurée, à l'image de cette première œuvre.



Pierre et Marie, Soudain, la beauté, 2017. Matériaux divers, 410 x 380 x 820 cm. Photo : Idra Labrie.
Jacynthe Carrier et L'orchestre d'hommes-orchestres, Parade, 2014-2016. Vue partielle d'installation. Photo : Idra Labrie.

Et pourtant. Si le titre de cette 8^e édition de Manif d'art évoque des œuvres légères ou éclatantes, voire humoristiques, ce n'est que rarement le cas. Comme l'annonçait la commissaire Alexia Fabre, « L'Art de la joie n'est pas forcément joyeux ». Inspirée par le titre d'un roman de Goliarda Sapienza, la commissaire nous invite à nous interroger sur notre rapport à la joie en tant que combat de tous les jours, de toute une vie. L'exposition participe ainsi à une réflexion nuancée sur notre monde, parfois cynique, parfois troublante. Si la joie est en soi une véritable manifestation de la vie, l'exposition nous rappelle que la réflexion sur son sujet peut porter en elle l'écho de la tristesse ou de la désolation, de la résistance ou de la résilience. À moins que l'art, à lui seul, puisse transmettre une expérience esthétique assez forte pour créer un pur moment de satisfaction, de joie ?

Plusieurs propositions artistiques réunies au MNBAQ exposent avec force les dualités entourant le thème choisi par la commissaire. D'apparence festive, ces œuvres révèlent une certaine inquiétude par rapport à notre monde. On peut penser à l'installation de Jacynthe Carrier et l'orchestre d'hommes-orchestres (*Parade*, 2015), qui présente, sous différentes formes, les traces d'un étrange défilé. Si l'idée de fête traverse l'esprit de tout regardeur, elle s'éteint rapidement en raison de la neutralité des visages de ces musiciens qui défilent d'un pas lourd, presque rituel. Fidèle à son esthétique, Carrier joue sur la théâtralité de cette scène ambivalente, dont une partie ne cesse de nous échapper. Cette tension se retrouve également dans l'installation monumentale de Pierre&Marie (*Soudain, la beauté*, 2017), qui entretient un rapport semblable au thème. D'abord séduisante, l'œuvre se présente comme

une accumulation de peluches pour enfants, qui revêt des allures de forêt enchantée. Mais plus le spectateur s'approche, plus il découvre les revers de ce jeu d'illusion. Un cœur empalé; un corbeau qui dévore un autre cœur; des peluches sales, grises. Trompeuse, l'œuvre au caractère enfantin joue sur les apparences et défie nos attentes. Cette joie inquiète serait-elle un symptôme de notre temps ?

L'exposition présente aussi des œuvres plus directement engagées, comme l'imposante peinture sur papier de l'artiste espagnol Coco Guzman (*Paraiso/Paradis*, 2017). Proposant un dialogue sur la résistance, l'œuvre raconte les actions menées pour défendre un idéal constamment ébranlé ou menacé pour lequel il est parfois nécessaire de se battre. Les poings levés, les enceintes et les caméras de surveillance habitent avec force cette œuvre hautement expressive. Mais ce paradis à protéger en est-il vraiment un ? Les images de force ou de répression, et surtout les inscriptions « Make » « Racism » « Great » « Again », sont difficilement dissociables de l'actualité. Les œuvres de l'artiste féministe Pilar Albarracín (*Pyrofolies (Expérience 1)*, 2017 et *Furor latino*, 2003) présentent, quant à elles, les débordements de la sexualisation avec une touche d'humour. Mettant en scène des faux seins qui éclatent et des lances confettis « phalliques », ses œuvres vidéo sont tout aussi surprenantes qu'alarmantes. D'une grande simplicité, elles remettent en question, avec une lucidité renversante, les stéréotypes associés aux genres.

Au fil du parcours proposé au MNBAQ, un dialogue s'instaure entre les œuvres sélectionnées, permettant au visiteur de prendre une certaine distance par rapport au thème et à son fort pouvoir suggestif. Avec son



grand dessin en *tondo*, l'artiste français Jean-Luc Verna (*Paramour*, 2012) déconstruit le logo de la célèbre société de production cinématographique « Paramount ». Devenu « Paramour » (en anglais littéraire, amant), le logo perd de sa puissance, devient fragile. L'artiste se permet même de lui ajouter des diamants; ainsi « déguisé », l'emblème culturel prend un nouveau sens, tout en dévoilant le spectacle dont il est issu. Mathieu Valade (*Mathieu Valade Manifeste*, 2015) reprend, quant à lui, le thème du célèbre film *Star Wars* qu'il superpose aux grands manifestes de l'art du siècle dernier – ceux de Fluxus, Dada ou Refus global, notamment. Partie intégrante de l'inconscient collectif, la musique du film et l'esthétique du générique confèrent une nouvelle portée aux textes des artistes ou écrivains qui ont imposé leurs idées et changé la situation de l'art, voire de la société, au 20^e siècle. Sur une note hautement poétique, mais jouant aussi avec le pouvoir des mots, l'œuvre de l'artiste canadien Steve Heimbecker (*NOTES*, 2015) nous transporte à travers une expérience visuelle et sonore intense. À partir de notes manuscrites qu'il transfère sur des écrans en constant changement, l'artiste nous confronte à une lecture aléatoire, où chacun doit construire sa propre compréhension de ce poème dynamique, porteur d'un nouvel idéal.

Sans doute en partie grâce à l'ampleur des salles, l'exposition du MNBAQ inclut plusieurs propositions qui engagent directement le corps du spectateur, dont la surprenante installation de Vicky Sabourin (*Lac caché*, 2016). Au fil du parcours imaginé par l'artiste, le visiteur reconstitue l'épisode traumatique qui semble avoir envahi les lieux. La lumière bleutée et les divers éléments suggérant une noyade plongent le visiteur dans un univers qui vacille entre la fiction et le réel. Plus ludique, l'œuvre de l'artiste mexicain Carlos Amoraes (*Ghost Crowd*, 2017) invite au jeu avec ses masques de type *Lucha libre*, qui

flottent sur trois immenses mobiles. Symboles de la culture mexicaine, les masques sont intégrés à un système complexe qui tient en parfait équilibre grâce au poids de chacun. Si l'œuvre cite directement les mobiles d'Alexander Calder, elle est toutefois animée par un propos actuel et politique portant sur l'équilibre de nos sociétés.

De son côté, le collectif BGL propose une adaptation de l'œuvre présentée à la 56^e Biennale de Venise (*Canadassimo [L'Atelier]*, 2015-2017). Directement interpellé par cette installation aux couleurs flamboyantes, le visiteur traverse un atelier typiquement québécois, surchargé par une accumulation frénétique de pots de peinture. Témoignant de l'audace du collectif de Québec, l'œuvre se détache d'un certain pessimisme contemporain en plongeant le public dans un univers extravagant, mais à peine décalé du réel. Le choix de présenter cette œuvre importante et maintes fois commentée est fort intéressant, d'autant plus que l'œuvre s'intègre totalement au corpus et présente une autre facette de la réflexion sur la joie. Enfin, l'installation de Cynthia Dinan-Mitchell (*Joyeux festin*, 2016-2017) raconte un moment de passion et de débordements entre deux individus. L'artiste place le spectateur dans une situation qui rappelle la posture du voyeur : en plus d'être exposé, le salon rouge où s'est produite la scène sulfureuse est repris dans une série de dessins progressifs qui nous permettent de retracer les détails du parcours des amants.

Première commissaire internationale de Manif d'art, Alexia Fabre a attiré de grands noms du monde de l'art français, dont les artistes Annette Messenger, Clément Cogitore et Christian Boltanski. D'une grande charge esthétique et spirituelle, la vidéo/installation de Boltanski (*Animitas*, 2017) s'inscrit dans la poursuite de son travail amorcé en



2014 dans le désert d'Atacama au Chili, où il avait installé des centaines de clochettes japonaises agitées par le vent. Pour Manif d'art, l'œuvre a cette fois été filmée en plan fixe dans un champ enneigé de l'île d'Orléans. Avec cette œuvre immersive et en parfaite concordance avec son travail sur la mémoire, Boltanski nous présente une musique du vent, plutôt une musique des « âmes », qui invite à la contemplation du lever au coucher du soleil. L'artiste Clément Cogitore (*L'intervalle de résonance*, 2016; *Assange dancing*, 2012, et *Élégies*, 2014) assure, pour sa part, une forte présence avec trois œuvres vidéographiques où il confronte poésie et réel. *L'intervalle de résonance* est particulièrement saisissant avec sa trame musicale qui ne cesse de monter en intensité. S'intéressant aux divergences d'opinions quant à la perception de sons émis par les aurores boréales, Cogitore tente de réconcilier deux modes de pensées, l'un basé sur le discours scientifique, l'autre sur les mythes et croyances.

Malgré un choix de titre plutôt sombre, l'œuvre d'Annette Messager (*Danses du scalp*, 2012) pose un regard critique, mais plein d'espoir, sur l'histoire de la femme. Loin d'être banals, les quatre postiches positionnés au-dessus de ventilateurs s'agitent fougueusement, dans un ultime mouvement de liberté. Symbole de la féminité, la chevelure affirme pleinement son pouvoir, mais aussi sa force de rébellion. Enfin, les traces de peinture rose issues de la performance de Morgan Tschiember (*Peinture fraîche*, 2017), qui cite la figure de la « Panthère

rose », apportent un peu de naïveté à l'ensemble. Tel un fil d'Ariane, les traces de peinture qui se retrouvent un peu partout dans l'exposition imposent une réflexion sur la couleur comme matériau, tout en déjouant notre perception de l'espace d'exposition.

En provoquant une rencontre entre les œuvres de seize artistes autour d'un thème universel (et assez surprenant en art contemporain), l'exposition centrale de la 8^e édition de Manif d'art propose un corpus marqué par la diversité et l'audace. Bien que l'exposition soit d'envergure internationale, on peut s'interroger sur la forte présence des artistes français qui tendent à en faire un événement presque franco-québécois. Enfin, si le titre nous annonçait un peu plus de légèreté, on ne peut toutefois être déçu de la qualité des œuvres et de leur contenu hautement critique. *L'Art de la joie* résonne sans pour autant complètement définir les œuvres ou les saturer de clichés. Une forme de résistance semble toutefois se détacher de l'ensemble, ce qui concorde parfaitement avec les propos d'Alexia Fabre qui rappelait que : « Aujourd'hui plus que jamais, la joie est un combat, elle est une arme pour résister à ce qui nous submerge ». À ce propos, comment ne pas mentionner le fait que *L'Art de la joie* a été lancé à peine quelques semaines après la tuerie qui a secoué la ville de Québec ? L'exposition impose une réflexion sur l'actualité et participe pleinement à cette résistance annoncée par la commissaire.

Patricia Aubé est conservatrice-éducatrice au Musée d'art contemporain de Baie-Saint-Paul et chargée de cours à l'Université du Québec à Chicoutimi. Commissaire invitée par Loto-Québec, elle a récemment mis en valeur les œuvres de cette collection d'entreprise au Casino de Charlevoix et au Manoir Richelieu. Elle a publié des textes critiques dans diverses revues spécialisées, dont *ESPACE art actuel*, *Inter art actuel* et *Les Cahiers de la Galerie*.